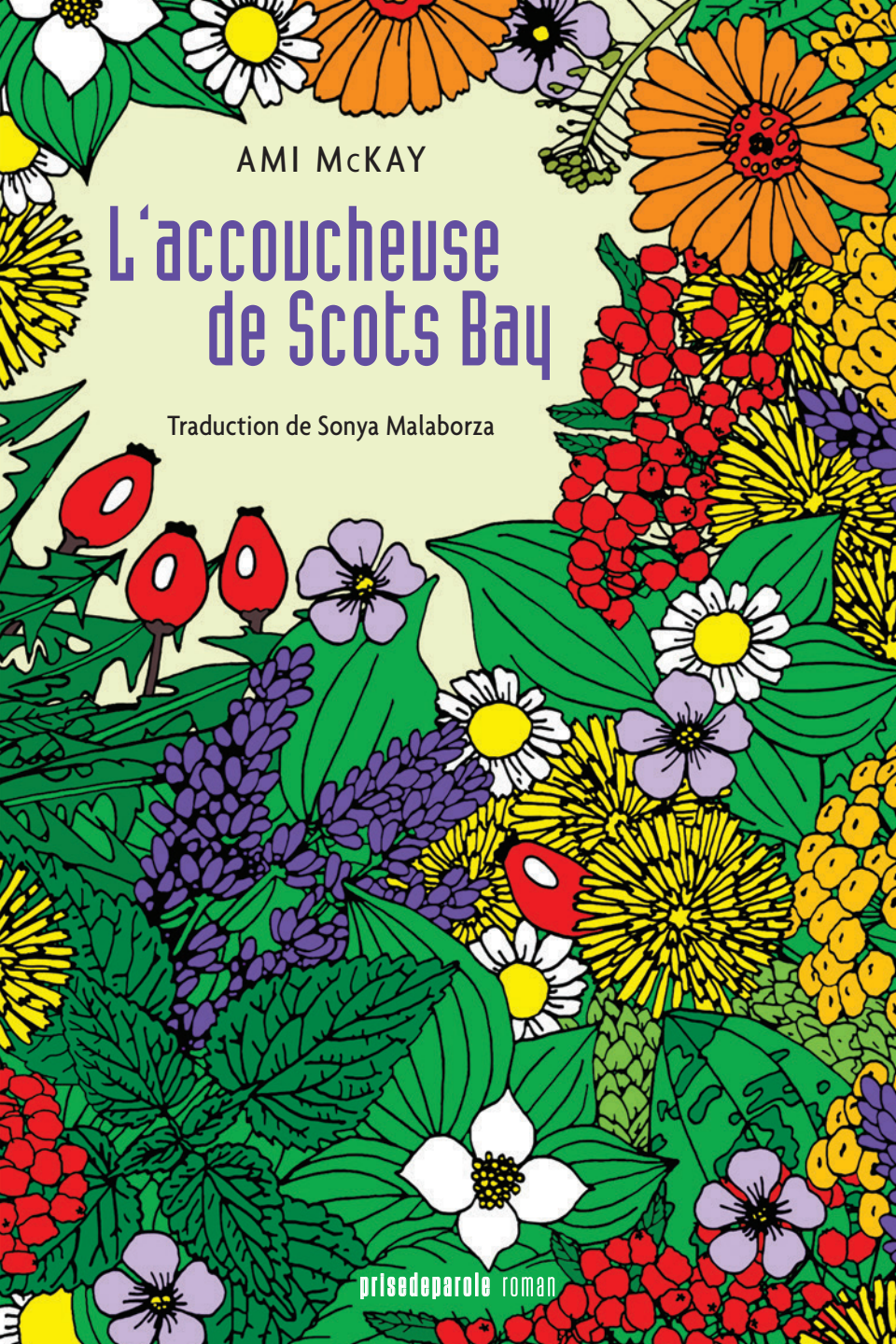
AMI McKAY

L'accoucheuse de Scots Bay

Traduction de Sonya Malaborza



prisedeparole roman

Éditions Prise de parole
205-109, rue Elm
Sudbury (Ontario)
Canada P3C 1T4
www.prisedeparole.ca

Nous remercions le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative du Plan d'action pour les langues officielles – 2018-2023 : Investir dans notre avenir, pour nos activités de traduction.

L'accoucheuse de Scots Bay

De la même autrice

Romans

Half Spent Was the Night : A Witches' Yuletide, Knopf Canada, 2018.
Witches of New York, Vintage Canada, 2017 ; nommé au prix Sunburst et au prix Thomas Raddall ; lauréat du prix Atlantic Independent Bookseller's Choice.
The Virgin Cure, Vintage Canada, 2012 ; nommé au prix Thomas Raddal et au prix CBA Libris ; lauréat du prix Atlantic Independent Booksellers' Choice.

Théâtre

Jerome : The Historical Spectacle, Gaspereau Press, 2008.

Essai

Daughter of Family G : A Memoir of Cancer Genes, Love and Fate, Knopf Canada, 2019.

Trente exemplaires de cet ouvrage
ont été numérotés et signés par l'autrice.

AMI McKAY

L'accoucheuse de Scots Bay

Traduit de l'anglais par Sonya Malaborza

Roman

Éditions Prise de parole
Sudbury 2020

Œuvre en première de couverture : Carole Deveau, *Cueillette d'herboriste*, œuvre numérique, 2020
Conception de la première de couverture : Olivier Lasser

Révision de la traduction : Ginette White
Révision linguistique : denise truax
Infographie : Alain Mayotte
Correction d'épreuves : Chloé Leduc-Bélanger et Gérald Beaulieu

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Imprimé au Canada.

Copyright © 2006 Ami McKay

Copyright pour la traduction © Ottawa, 2020

Diffusion au Canada : Dimedia

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada
Titre : L'accoucheuse de Scots Bay / Ami McKay ; traduction de Sonya Malaborza.
Autres titres : Birth house. Français.
Noms : McKay, Ami, 1968- auteur. | Malaborza, Sonya, traducteur.
Description : Traduction de : The birth house.
Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200163523 | Canadiana (livre numérique) 20200163574 |
ISBN 9782897441708 (couverture souple) | ISBN 9782897441715 (PDF) | ISBN 9782897441722 (EPUB)
Classification : LCC PS8625.K387 B5714 2020 | CDD C813/.6—dc23

Pour mon mari, Ian
Mon cœur, mon amour, mon chez-moi

Prologue

Ma maison se dresse tout au bout de la terre. Ensemble, elle et moi avons tenu bon contre le mouvement des marées de la baie de Fundy. Nous sommes deux sœurs, têtues comme des mules.

Mon père, Judah Rare, a construit cette maison en 1917 et me l'a offerte en cadeau de noces. *Une maison forte comme on en fait rarement,* m'a-t-il dit, *exactement ce qu'il faut pour une femme de la lignée des Rare*. J'avais dix-huit ans. Aidé de ses cinq frères, tous constructeurs de navires, il l'a érigée soigneusement avec du bois coupé sur le terrain de mon grand-père. Du bois de chêne, pour la stabilité et la durabilité ; du bouleau jaune pour une vie nouvelle et le changement ; de l'épinette pour me protéger contre le monde extérieur. Mon père était un charpentier intuitif qui semblait accomplir un rite sacré en travaillant. Ses mains calleuses, veinées de fierté, savaient prendre la mesure des choses et comprenaient ce qu'il

fallait faire pour résister à la mer.

Être fort et lucide, voilà ce qu'il faut pour vivre à Scots Bay. Chaque matin, tu penses aux tâches à accomplir en espérant avoir fait un peu de progrès à la tombée du jour. Notre village, perché dans la courbure du doigt de Dieu, a toujours été à la merci des tempêtes et des saisons. Et les hommes ont toujours fait tout ce qu'il fallait pour s'en sortir. Le soir venu, ils plaisantaient ensemble dans leur cuisine à la chaleur du feu en tirant sur leurs pipes. Quelqu'un sortait son violon, puis les hommes riaient en chantant : *Amenez-en, on est capables d'en prendre*. Le passage du temps se lisait sur leurs visages et dans le mouvement de leurs corps. Quand l'alose, le hareng et la morue étaient en saison, ils se faisaient pêcheurs, éreintés par le dur labeur en mer. Quand les chevreuils s'attroupaient sur le dos de la montagne, ils devenaient chasseurs et bûcherons. À l'arrivée du printemps, ils travaillaient la terre au parfum verdoyant et plantaient des denrées qui se conservaient bien – des patates, du chou, des carottes, des navets. L'été, leurs mains usées par le temps construisaient des navires tout en cultivant des champs de foin pendant que le soleil couchant dessinait des rubans sur l'eau, mettant le ciel au défi de se transformer en nuit. Quand arrivait l'heure de mouiller les navires à voile – le *Lauretta*, le *Reward*, le *Nordica*, le *Bluebird*, le *Huntley* –, les longues journées s'imprégnaient d'un

sentiment de fierté et étaient ponctuées de grandes festivités. Mon père m'a raconté qu'il ratissait deux cents acres de forêt afin de repérer les arbres qu'il fallait pour construire un trois-mâts. Les grands bouleaux jaunes doucement arqués par le noroît étaient très prisés. En regardant la courbe d'un arbre et l'ombrage qu'il jetait, mon père savait repérer la quille parfaite et deviner l'endroit exact où le retour des marées s'était fixé dans le grain.

Les hommes mettaient leur vie en gage auprès de la mer pour l'honneur de ces vaisseaux. Chaque matin, ils attendaient un signal. *Ciel rouge le matin, la pluie est en chemin*. Le soir, ils levaient les yeux au ciel pour y repérer des créatures étoilées ou la queue d'un dragon. Ils y voyaient un signe que le Bon Dieu les protégerait des mains froides de la mer, prêtes à les ravir à la vie. Il arrivait que certains d'entre eux y perdent la vie. En ces moments sombres, les hommes qui avaient été épargnés repassaient ensemble tous les détails, reprisant leurs filets, accrochant des brins de vérité aux récits de bonnes femmes.

Pendant que les hommes affrontaient les éléments, les femmes voyaient aux besognes du foyer. Elles faisaient du troc entre elles pour remplir leur garde-manger et vêtir leurs enfants. Grands-mères, tantes et sœurs s'enseignaient à repriser les tissus, à cuisiner et à filer la laine. Le dimanche matin, les mères s'appuyaient sur les solides agenouilloirs de l'église de

l'Union et priaient pour avoir tout ce dont elles auraient besoin. Serrant le livre de cantiques contre leur poitrine, elles juraient fidélité éternelle au Bon Dieu si la vie de leur mari était épargnée.

Quand un mari, un père ou un fils était retenu dans la brume plus longtemps que le dictait la prudence, les femmes restaient à la fenêtre, lanterne à la main, tel un chœur de femmes-lunes rappelant leur amoureux au rivage. Elles attendaient, priant leurs enfants de dormir en silence et tendant l'oreille pour percevoir la voix de la lune dans les vagues déferlantes. Dans le secret de la nuit, les mères chuchotaient à leurs filles que seule la lune pouvait contraindre les eaux à se soumettre. C'est la voix de la lune qui rappelait les hommes chez eux, sa voix qui déclenchait le cycle d'une femme, sa voix qui guidait les bébés vers la lumière au moment de naître.

Ma maison est devenue la maison des naissances. C'est ainsi que les femmes ont commencé à l'appeler, celles qui cognaient à ma porte, sur le point d'accoucher, et qui perdaient leurs eaux sur le perron. Celles qui étaient mères pour la première fois, pleines de questions ; les jeunes filles-mères ; les femmes d'expérience ayant déjà une marmaille à la maison. (Les bébés de ces femmes-là, je les appelais les « débordés », parce qu'ils étaient si nombreux que leur maman ne pouvait plus les compter sur les doigts.) Toutes ces femmes venaient à la maison mettre au

monde leur bébé, pleurant et criant à gorge déployée. J'épongeais leur cou fiévreux avec un linge frais et humide ; je nourrissais leur corps fourbu en leur donnant du gruau et du thé chaud à la cuillère ; je les ramenais à elles en leur parlant.

Ginny en a eu deux.

Sadie Loomer a accouché d'une fille ici.

Précieuse a eu des jumeaux… deux fois.

Célia a eu six garçons, mais elle avait épousé mon frère Albert, et les Rare ont toujours fait des garçons.

Iris Rose a eu Wrennie.

Tout ce que j'ai jamais voulu, c'était les protéger.

PARTIE 1

Aux environs de l'an 1760, un navire écossais vint à s'échouer non loin d'ici. Le vaisseau fut détruit, mais ses passagers et son équipage trouvèrent refuge en ce lieu. Ils traversèrent l'hiver à grand-peine. Bon nombre tombèrent malades et les femmes perdirent des enfants. Les hommes descendirent péniblement la montagne du Nord jusque dans la vallée, portant des sacs de pommes de terre et d'autres denrées vers leur demeure temporaire, un endroit qui porte aujourd'hui le nom de Scots Bay.

Au printemps, quand les naufragés décidèrent de rejoindre des communautés plus établies, la fille du capitaine, Annie MacIssac, resta sur place. Elle était tombée amoureuse d'un Mi'gmaq qu'elle nommait Silent Rare.

Par un soir de pleine lune en juin, Silent partit en canot pêcher l'alose qui frayait au large de la pointe du cap Split. À mesure que les heures s'égrenaient, Annie se

mit à craindre qu'un malheur ne soit arrivé à son amoureux. Elle scruta l'étendue d'eau dans l'espoir de l'apercevoir, mais elle ne vit rien. Elle se rendit à pied à l'anse où ils s'étaient rencontrés la première fois et elle se mit à l'appeler, promettant son cœur, sa fidélité et une lignée d'un millier de fils si seulement il pouvait lui revenir. La lune, voyant sa détresse, se mit à chanter et à pousser les vagues avec vigueur vers l'intérieur des terres, ramenant ainsi Silent, sain et sauf, à son amoureuse.

Depuis ce jour, tous les enfants nés de la famille Rare sont de sexe masculin. Et par les nuits de pleine lune, si l'on tend l'oreille, on entend le chant sélénite qui ramène les marins à bon port.

L'histoire familiale des Rare, 1850

1

D'aussi loin que je me souvienne, on a toujours eu bien des choses à dire à mon sujet. Après tout, en cinq générations de Rare, je suis l'unique fille. Les gens supposent donc que j'ai soit été échangée par les fées soit conçue avec un autre homme que mon père. Mais ma mère travaille et prie avec tant de ferveur que seules les pires langues de vipère mettent en doute sa fidélité. À la Baie, quand on a du mal à expliquer quelque chose, on a tendance à mettre en cause les sirènes ou les esprits des bois, à invoquer la sorcellerie et à s'arrêter là. Bien après que la semence des Planteurs de la Nouvelle-Angleterre ait dilué le sang mi'gmaq dans ma lignée familiale, je suis arrivée dans ce monde avec des cheveux d'un noir de charbon, une peau couleur cannelle et une coiffe sur le visage. *Un présage. Un signe.* Un don, disait-on, qui me permettrait de communiquer avec les animaux, de

pressentir la mort et d'entendre chuchoter les esprits. Un talisman pour me protéger contre la noyade.

Quand une des génisses Highland de Laird Jessup avait donné le jour à un veau albinos à trois pattes, les rumeurs étaient allées bon train ; les gens se demandaient comment une telle créature en était venue à exister. Ils avaient fini par mettre ça sur mon compte. J'étais là quand la vache avait mis bas. J'avais couru chez les Jessup annoncer au jeune fermier l'événement étrange auquel je venais d'assister. *Dora parle aux esprits / A mange les chauves-souris / A tranche la gorge au Diable / Pis a vole au-dessus de nos étables.* Mes camarades de classe chantaient ce refrain entre les barreaux de la clôture du jardin, le ponctuant des gros mots interdits par leurs parents. Évidemment, il y a aussi toutes sortes d'histoires qui circulent dans la cour d'école sur le compte de M'ame B. Elles se terminent souvent par la même formule : *Si tu trouves pas ton chat ou ton bébé, tu sais où trouver ses os*. Des ragots comme ceux-là ont fait de nous de très bonnes amies. M'ame B. dit qu'elle les trouve bien utiles. « Ça empêche le monde de mettre les pieds où c'est qu'i z'avont pas d'affaire. »

Chaque jour ou presque, je fais une prière en ouvrant les yeux le matin. *Je vous en supplie, faites qu'il m'arrive quelque chose*. Je remercie le Bon Dieu pour tout ce qui est bon, mais ce n'est pas à lui que

j'adresse ces paroles, ni même à Jésus ou à Marie, qui ont bien trop à faire pour s'intéresser à mes petits soucis. Non, je lance ma requête aux quatre vents en espérant qu'une bourrasque l'entraînera ailleurs, n'importe où, vers la destinée qui m'attend. Ma mère m'a toujours dit qu'*une jeune fille doit prendre garde à ce qu'elle souhaite*. Je commence à trouver qu'elle a raison.

La journée d'hier a été particulièrement clémente pour un samedi d'octobre : chaude, sans vent et sans nuages, un ciel bleu pour les têtes en l'air, comme on dirait, d'un bleu qui donne le goût de s'asseoir et de le contempler des heures durant. Une fois pris au piège, on a tôt fait d'oublier les tâches qu'on devait accomplir ; le temps de le dire, la journée a filé et on n'a pas songé au prix à payer pour avoir traîné au froid sans rentrer la lessive. Maman n'a pas dû remarquer le ciel. Avant même la fin du déjeuner, elle avait déjà fait deux brassées de lavage, mis le linge à sécher puis cueilli un boisseau de navets que Charlie et moi avons apporté à ma tante Francine. Sur le chemin du retour, j'ai aperçu au loin un boghei qui remontait la route à toute allure. Avant de nous renverser, le conducteur a arrêté ses chevaux dans un nuage de gravier et de poussière. Tom Ketch tenait les rênes, et M'ame Babineau était assise à côté de lui sur la banquette.

— Dora, je m'en vas à Deer Glen délivrer un bébé, pis j'ai besoin d'une autre paire de mains. Viens ouère avec moi.

Même si je passais la voir souvent depuis que j'étais toute petite – j'arrêtais pour discuter avec elle pendant qu'elle jardinait, ou je lui apportais des colis arrivés au bureau de poste –, son invitation m'a fait l'effet d'une surprise. Quand M'ame B. était venue à la maison à la naissance de mes plus jeunes frères, je l'avais suppliée de me garder auprès d'elle, mais mes parents m'avaient tout de même envoyée chez ma tante Francine. En dehors des quelques animaux d'élevage et des chiennes que j'avais vus mettre au monde leurs petits, je ne connaissais pas grand-chose à l'enfantement. J'ai refusé d'un signe de la tête.

— Faudrait demander à quelqu'un d'autre. J'ai jamais vu un accouchement.

Le regard de M'ame B. s'est assombri.

— T'as quel âge asteure, fille ? Quinze, seize ans ?

— Dix-sept ans.

Elle s'est esclaffée et m'a tendu une main ridée.

— Pour l'amour de Marie, j'avais la moitié de ton âge la première fois que j'ai aidé à accoucher une femme. T'arrêtes pas de me poser toutes façons de questions depuis que tu sais parler. T'es ben capable de m'aider avec ça.

La voix de Marie Babineau porte l'empreinte de deux lieux : l'accent cadien chantant et vrai de ses

racines louisianaises et le débit calme et posé qu'on acquiert en vaquant à ses occupations, en vivant à la Baie. Certains disent qu'elle est une sorcière ; d'autres affirment qu'elle est un ange. Quoi qu'il en soit, la plupart des filles (dont moi) portent l'initiale *M*, pour Marie. M'ame B. n'a aucun lien de sang avec les gens d'ici, mais nous avons toujours tous fait notre part pour lui rendre service. Mes frères fendent et cordent son bois de chauffage pour l'hiver et mon père veille à ce que les fenêtres et le toit de sa cabane restent étanches. Quand nous avons des confitures, une miche de pain ou un panier de pommes de plus à partager, Maman m'envoie les porter à M'ame B. « Elle m'a aidée à vous mettre au monde et t'a même sauvé la vie, Dora. Elle a fait baisser ta fièvre quand je savais plus quoi faire. Tout ce qui nous appartient est à elle. Tout ce qu'elle demande, on le fait. »

Pendant que je me hissais sur la banquette pour prendre place à ses côtés, M'ame B. s'est retournée et a crié à Charlie :

— Dis à ta mère de point s'inquiéter. J'allons ramener Dora à maison à temps pour le souper demain soir.

Nous étions tous trois serrés les uns contre les autres à l'avant d'une charrette déglinguée.

M'ame B. a interrogé Tom d'une voix douce et posée.

— Comment a va, ta mère ?

— Est après geindre pas mal. De temps en temps, a

se pogne la panse pis a prend à hucher comme une truie qu'on égorge.

— Ça fait combien de temps qu'elle agit comme ça ?

— Ç'a commencé tôt à matin. A traînait les pieds en disant qu'a pouvit point se plier pour tirer la chèvre, par rapport que ça faisait trop mal. Pape l'a obligée à le faire pareil pis l'a traitée de feignante… Après, i' l'a obligée à clairer les stalles.

— Tu connais si qu'a perd du sang ?

Tom a gardé les yeux rivés sur la route, droit devant.

— J'saurais point vous dire. Je sais juste qu'alle était dans la cuisine à éplucher des patates, puis tout d'un coup a s'a pliée en deux. Pape s'a fâché après elle par rapport qu'i avait faim puis a dit qu'alle avait intérêt à s'occuper de ses besognes. Quand-ce qu'i a vu qu'a bougeait point, il l'a baillé une poussée qui l'a fait timber. A voulit se relever, mais a pouvait point se tenir debout toute seule, ça fait qu'a s'a roulée en boule pis s'a mis à brailler.

Tom a émis un sifflement perçant pour signaler aux chevaux de revenir au milieu des ornières dans la route, puis il a serré la mâchoire, comme s'il s'apprêtait à recevoir un coup de poing au ventre.

— A voulit point que je vous bâdre avec ça. A m'a dit que ça allait passer, mais je l'ai jamais vue pâtir de même. Quand j'avons vu mon père bâsir chez mon

oncle, j'ai filé ici aussi vite comme j'ai pu.

— I' sera-ti parti longtemps ?

— Toute la nuit, probablement. Surtout si qu'i se mettont à boire comme qu'i avont coutume de faire.

Tom est l'aîné des douze enfants Ketch. Il a quinze ou seize ans, je crois. Je pense à lui des fois, quand je ne sais plus lequel choisir parmi les dignes gentils-hommes des romans de Jane Austen pour peupler mes rêves. Il a un visage bienveillant, même quand il est crassé, et Maman dit toujours qu'elle espère qu'il trouvera un moyen de faire quelque chose de sa vie au lieu de finir comme son père, Brady. Je sens qu'elle aimerait mieux ne pas m'entendre parler des Ketch. Elle a peut-être peur que je finisse comme Expérience, la mère de Tom.

La famille Ketch a toujours habité Deer Glen, un vallon étroit et tortueux, juste en dehors de la Baie, qui traverse la montagne et s'ouvre sur les falaises rouges de Blomidon. Pour les gens d'ici, le lieu n'est rien de plus qu'une dépression dans la route, qui leur signale qu'ils arriveront bientôt chez eux. Le terrain est trop escarpé et rocailleux pour qu'on y plante quoi que ce soit, il est situé trop loin de la côte pour qu'un pêcheur ou un constructeur de navires veuille s'y installer, et il faut trop de temps pour s'y rendre à pied. Les Ketch y mènent une vie de misère, vendant l'alcool qu'ils distillent dans les bois et profitant comme ils le peuvent des chasseurs venus de loin dans l'espoir

d'abattre la biche blanche qui vit, paraît-il, dans la vallée. Pendant la saison de chasse au chevreuil, Brady Ketch et son frère Garrett se postent aux deux extrémités de la route pour en bloquer l'accès. Fusil en bandoulière, ils attendent les chasseurs de trophée venus d'Halifax, de la vallée d'Annapolis et d'aussi loin que New York et Boston. Les frères Ketch demandent une somme exorbitante pour leurs services, d'autant plus qu'ils reposent sur un mensonge : c'est vrai qu'une biche blanche a été repérée sur la montagne du Nord, mais pas à Deer Glen. Elle vit dans les bois derrière chez M'ame B., qui la fait manger dans sa main tel un animal de compagnie. Je n'ai jamais vu la créature, mais j'ai entendu M'ame B. l'appeler de temps en temps en se faufilant entre les arbres et en chantant *Lait-Lait, Lune-Lune*. Papa dit qu'il l'a aperçue un jour ; elle était blanche comme la crème de Jersey et sa croupe était légèrement tachetée. Ce jour-là, il était rentré sans rien avoir attrapé et avait dit à Maman que ç'aurait été un sacrilège de la tuer. Peu de temps après, pendant une réunion de la Ligue de tempérance, tous les hommes de la Baie ont juré de ne jamais l'abattre. Ils se sont tous entendus pour dire que ce serait péché d'ôter la vie à une créature si pure.

La nuit était presque tombée quand nous sommes arrivées chez les Ketch. Les bardeaux de la maison avaient grand besoin d'entretien et la porte moustiquaire était à moitié décrochée. L'intérieur de la

maison n'était pas en bien meilleur état. Une miche de pain entamée, des chaudrons, des casseroles et des pots de conserve vides jonchaient la table. Quelqu'un avait tenté de tenir maison, mais de toute évidence ces efforts s'étaient chaque fois soldés par un échec. Le haut des rideaux au tissu gai et fleuri était d'une blancheur éclatante. À mi-hauteur, par contre, de petites mains avaient taché le tissu, et le bas avait été abimé par des griffes de chats. Peu importe leur degré de propreté au départ, les torchons dans la cuisine, le papier peint et le tapis, même la robe de la fillette qui nous a accueillis, tout était taché au milieu, usé et sale sur les bords. Et dans toute la maison flottait une odeur âcre et crasseuse.

Expérience Ketch était recroquevillée dans son lit et se tenait le ventre à deux mains. Debout à ses côtés, sa fille aînée, Iris Rose, trempait dans un seau d'eau un torchon qu'elle tendait ensuite à sa mère. Mme Ketch prenait le bout de tissu usé et le serrait entre les dents ; elle aspirait et recrachait l'eau en se balançant d'avant en arrière.

M'ame B. s'est assise au bord du lit et a pris la main de Mme Ketch dans la sienne. De sa voix, elle l'a aidée à traverser la contraction, puis l'a persuadée de se redresser pour prendre quelques gorgées de thé. L'accoucheuse a entouré le poignet de Mme Ketch de ses doigts plissés, a fermé les yeux et compté lentement. Elle lui a pincé le bout des doigts, puis lui a

entrouvert les paupières pour examiner ses yeux rouges et larmoyants.

— Votre sang est bas, a-t-elle conclu.

M'ame B. a repoussé les couvertures et relevé les jupons maculés de sang de la femme épuisée. Elle lui a tâté le ventre gonflé, passant ses mains sur la peau tendue, et fait un signe de croix. Après s'être lavé les mains plusieurs fois, elle a glissé ses doigts entre les jambes de Mme Ketch et secoué la tête.

— Va falloir sortir c'te bébé-là aujourd'hui.

— C'est trop tôt, a gémi Mme Ketch.

— Je peux point arrêter votre travail par rapport qu'il est trop avancé. Si vous délivrez pas cet enfant-là aujourd'hui, vos autres petits allont pu avoir de maman.

— J'le veux pas.

Iris Rose s'est agenouillée à côté du lit de sa mère.

— S'te plaît, M'man, écoute-la.

La fille était beaucoup plus jeune que moi – elle avait tout au plus douze ans – mais elle était autant mère qu'enfant. Certains jours, elle se présentait à l'école, traînant derrière elle autant de frères et de sœurs qu'elle le pouvait. D'une grosse voix rude rappelant celle d'une grand-mère, elle sommait les garçons d'enlever leur chapeau et réprimandait les filles en leur redressant les tresses. Mais malgré tous ses efforts, le résultat était toujours le même : à la première neige, les pupitres réservés aux enfants Ketch étaient de nouveau vides.

Madame Ketch a besoin d'eux à la maison, j'imagine. J'ai entendu dire que chacun des plus vieux doit laver, habiller et nourrir un des plus jeunes pour éviter qu'il ne se perde dans le chaos d'une maison pleine de vaisselle sale et de chats de grange. Comme j'ai moi-même six frères, je suis bien placée pour savoir qu'il est possible d'avoir *trop* d'enfants.

Quand les gémissements de Mme Ketch ont repris de plus belle, Tom et ses frères aînés sont allés se réfugier dans la grange. Aidée d'Iris Rose, j'ai installé les autres enfants dans une chambre à l'étage. Debout dans l'embrasure de la porte, les bras croisés, Iris Rose leur a dit :

— J'veux pas entendre un seul bruit, sinon Pape va arriver icitte en courant puis vous aurez affaire à lui !

La pièce a été plongée dans le silence. Six petites têtes graisseuses se sont inclinées vers le plancher, et six poitrines se sont mises à respirer rapidement, effrayées.

— Je peux-tu regarder ? m'a demandé Iris Rose.

— Si tu promets de rester tranquille sans rien dire.

— Je dirai rien. Promis.

Je l'ai abandonnée sur une marche de l'escalier, d'où elle pouvait jeter des coups d'œil furtifs à travers les barreaux tordus de la rampe.

J'ai aidé M'ame B. à retourner la paillasse et à attacher des draps aux montants du lit. M'ame B. a tiré dessus fermement.

— Allez, Mme Ketch, vous savez ce que vous avez à faire. Quand ce sera le temps, agrippez-vous comme si votre vie en dépendait pis poussez tout votre saoul pour délivrer c'te bébé-là.

M'ame B. m'a fait signe de tenir les genoux tremblants de Mme Ketch.

— Ce bébé-là vient vite et fort, pareil que la marée haute par une nuit de pleine lune. Poussez !

Mme Ketch a rentré son menton dans sa poitrine ; les veines de son cou saillaient.

— Mon Djeu, faites que je meure. Seigneur, laissez-moi mourir.

M'ame B. s'est esclaffée.

— Combien de fois vous avez fait ça, Mme Ketch ? Treize, quatorze fois ? Faudrait vous faire à l'idée qu'avec le Bon Djeu, ça marche pas pareil qu'avec un homme. I' va pas vous ramener che' zeux juste parce que vous y demandez.

Dimanche dernier, le révérend Norton s'ést éternisé sur les offenses d'Ève, martelant la chaire de son poing, le visage rouge et boursouflé, tournant la tête de côté chaque fois qu'il crachait entre les mots *péché* et *originel*. Il a parlé longtemps des démons de la tentation et de la malédiction qu'Ève a transmise à toutes les femmes, mais il a omis de dire à quel point ça sent mauvais. Jamais je n'aurais imaginé que la « dîme que doit payer la femme pour vivre dans un

monde civilisé » aurait une telle odeur de rouille et d'aigreur.

J'ai alimenté le feu dans le poêle, sorti des draps propres du sac de M'ame B., me suis chargée de toutes les tâches qui m'étaient confiées. Mais j'avais beau me tenir occupée, j'avais une boule dans le ventre et mes mains me semblaient lourdes et inutiles. Je ne pense pas que ma nervosité était due au fait qu'il s'agissait de mon premier accouchement ni même à la douleur de cette femme qui se débattait devant mes yeux. C'était plutôt la tristesse et la misère qui s'entendaient dans les pleurs de Mme Ketch. Rien de ce que nous faisions ne semblait l'aider. Elle sanglotait et blasphémait. Ses gémissements et les encouragements de M'ame B. ont duré une heure ou plus, je pense, le temps que Mme Ketch se résigne à son destin et accouche d'un garçon.

Il était minuscule et triste à voir. Sa peau rappelait la pelure d'un oignon et le bleu de ses veines était visible. Si j'avais regardé de plus près son petit corps frêle, j'aurais peut-être même vu son cœur. M'ame B. l'a emmailloté dans des draps de flanelle et l'a tendu à Mme Ketch.

— Tenez-le donc contre votre poitrine, qu'i sache comment qu'on se sent d'être vivant.

Mais Expérience Ketch n'a pas voulu de son bébé. Elle n'a pas voulu le prendre dans ses bras, n'a pas voulu le regarder ni même l'avoir près d'elle.

— Allez-vous-en avec ça. J'en avons déjà douze de plus que je pouvons gérer.

N'y pouvant plus, j'ai pris l'enfant des bras de M'ame B. et l'ai posé contre ma poitrine.

— Je te ramènerai à la maison, moi, lui ai-je chuchoté à l'oreille. Je m'occuperai de toi comme si t'étais à moi.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu Iris Rose qui remontait l'escalier en courant. Je me suis tournée vers M'ame B.

— On dirait qu'il est tout bleu. Regardez ses bras, ses jambes, sa poitrine. Il respire à peine.

— I' est né trop tôt.

M'ame B. a tracé un signe de croix sur son front plissé.

— I' serait né trois, quatre semaines plus tard, j'aurions pu y bailler une couple de cuillerées de tisane de varne pis de brandy, l'installer dans le tiroir sous le fourneau pis espérer qu'i reprenne des couleurs. Parti comme c'est là, par exemple…

— Dites-moi quoi faire. Il faut que j'essaie.

M'ame B. a secoué la tête.

— Si tu peux pas rester avec lui en attendant qu'i trépasse, rentre à la maison. Marie et ses anges vont venir le qu'ri bientôt. Faut que je veille à sa mère.

Je me suis installée dans un coin et j'ai serré l'enfant mourant dans mes bras.

M'ame B. nous a entourés d'une couverture.

— Y a des bébés qui sont pas faits pour rester dans notre monde. Tout c'que tu peux faire c'est le garder en sécurité jusqu'à tant que son ange vienne le qu'ri.

— Y a rien d'autre que je peux faire ?

Elle s'est penchée vers moi et m'a chuchoté à l'oreille.

— Prie pour lui. Pis fais une prière pour c'te maison-citte avec.

2

Entre mes prières et les cuillerées de gruau que M'ame B. donnait à Mme Ketch, le bébé est décédé. L'aube pointait quand Brady Ketch est rentré ivre au logis. Marchant d'un pas lourd dans toute la maison, il a exigé son repas.

— Expérience Ketch, sors de ce lit-là pis va me qu'ri à manger.

La pauvre femme a tenté de se lever, comme si de rien n'était, mais M'ame B. l'en a empêchée.

— Faut vous reposer. Boire du thé de lobélie, vous reposer encore, prendre d'autre thé et encore vous reposer. Au moins trois jours pour reprendre vos forces, mais ça serait mieux d'arrêter une pleine semaine. Si vous le faites pas, vous allez vous vider de votre sang.

M. Ketch a chancelé et tendu les mains vers le paquet de couvertures que je tenais dans mes bras.

— Montre-moi donc ça, fille. Quoi-ce qu'on a eu c'te fois-citte ? Un autre gars, j'espère ? Une fille, ça

mange pas sitant, mais ça te fait payer autrement. Je fais pas confiance à personne qui peut pas se tchindre debout pour pisser.

Il m'a plaquée contre le mur, et l'odeur répugnante de l'haleine qui émanait du trou noir de sa bouche m'a assailli les narines.

— T'es ben belle… Tu serais pas la fille à Judah Rare, toi ?

— Oui, Monsieur.

— Ton père a eu la bonne idée. Comment-ce qu'il a réussi à s'aouère rien que des gars pis une belle petite créature comme toi ? Tu dois être pas mal utile quand-ce que ta maman commence à fatiguer. C'est un maudit chanceux, tant qu'à moi.

— Laisse-la donc tranquille, Brady, a grondé Mme Ketch.

Il a rabattu la couverture pour examiner l'enfant.

— Je fais juste regarder ce qu'est à moi.

Je suis restée immobile pendant qu'il pinçait doucement la peau mince et bleutée des joues du bébé.

— Ben hallo, ti-bonhomme, vas-tu pas dire bonjour à ton…

Il a retiré sa main d'un geste vif, sa curiosité cédant à la confusion puis à la colère. Il s'est retourné et a dévisagé M'ame B.

— Que c'est que vous y avez fait ?

Avant qu'elle puisse dire un mot, il l'a saisie par les épaules.

— M'est avis que vous avez fait mouri' mon bébé pis laissé ma femme à moitié morte su' l'dos.

Brady Ketch a passé ses mains autour du cou de M'ame B., glissant ses doigts entre les perles de son chapelet.

— Que c'est qui m'arrêterait de vous traîner au fond de la vallée pis tordre votre jabot de taweille ?

Une poêle de fonte gisait sur le plancher à côté du fourneau. Un butoir de porte en forme de chien reposait dans le coin, une oreille et le bout du museau en moins. J'aurais pu abattre Brady Ketch sans éprouver la moindre culpabilité.

— Le Bon Dieu vous voit agir, Monsieur Ketch.

Il a lâché M'ame B. et est revenu dans ma direction en souriant. Il s'est incliné vers moi et a passé une main dans mes cheveux.

— T'en fais pas avec ça, fille. M'ame Babineau sait ben que j'y ferais pas mal pour de vrai. C'est juste que des fois, une femme a besoin de se faire rappeler à l'ordre par un homme. Ça le dit dans la Bible.

M'ame B. a commencé à ranger ses choses dans son sac.

— Veillez à ce qu'a prenne du repos. Trois jours au lit, pas un jour de moins.

Elle s'est dirigée vers la porte.

— Viens-t'en, Dora.

— Ça marchera pas.

M. Ketch se profilait dans l'embrasure de la porte.

— A peut pas juste rester au lit des jours de temps quand ça y adonne, a-t-il poursuivi. Y a des choses à prendre garde alentour d'icitte. Faut que tu l'arranges. Tout de suite !

M'ame B. l'a dévisagé.

— J'vous l'ai dit, alle a besoin de garder son lit. Trois jours, pis après a sera en parfait état.

M. Ketch s'est croisé les bras.

— Le docteur Thomas dans le bout de Canning saurait quoi faire pour la remettre sur pied. Quand Tommy s'a cassé le poignet, il a arrangé ça pour qu'i peuve s'en servir tout de suite. I' l'a gréé ben comme i' faut pis l'a donné des pilules. L'après-midi même, i' était après fendre du bois.

— Vous êtes capable de payer ça, vous, la visite d'un médecin fancé qui monte la montagne pour ramancher votre famille ?

Brady a pointé la fenêtre derrière M'ame B. comme si sa main était un fusil. Il a claqué la langue et fait mine de l'armer.

— Mettons que le docteur pis moi, on s'a comme *entendus* par rapport à la belle tite biche blanche que tout le monde cherche à pogner.

Il a eu un rictus et a levé lentement les bras en direction du cœur de M'ame B., plissant un œil pour mieux viser.

— Pis pense pas que j'sais pas où c'est la trouver.

M'ame B. a repoussé son bras et s'est dirigée de nouveau vers la porte.

— C'est-tu pas beau, ça ?

Brady a ouvert la porte et a bousculé M'ame B. sur le perron. Je lui ai tendu l'enfant.

— Vous enverrez Tom me qu'ri si les saignements se rempirent, a lancé M'ame B. à Mme Ketch.

Cette dernière s'est retournée.

— J'peux prendre garde à moi-même, a-t-elle dit d'une voix lasse empreinte de tristesse. Vous faites mieux de partir pis d'amener le bébé avec vous. J'veux pas de c'te créature laide-là dans ma maison.

M'ame B. a chantonné des prières au petit enfant mort et l'a enveloppé dans un des carrés de dentelle qu'elle était tout le temps en train de coudre à l'aiguille. On l'a placé dans une boîte à beurre et, avant de clouer le couvercle, on l'a entouré des dernières gerbes de souci et d'aster toujours en fleurs en octobre. M'ame B. a disparu parmi les aulnes à l'arrière de sa cabane. Je l'ai suivie au son de sa voix, tenant tendrement dans mes bras la petite boîte qui renfermait l'enfant et essayant de compenser l'absence d'amour maternel. Si seulement mon amour avait pu le ressusciter d'entre les morts.

M'ame B. m'a fait signe de garder le silence.

— C'est le jardin des morts. Le jardin des âmes perdues.

Au centre d'un bosquet d'épinettes garni de mousse se dressait une grande souche dans laquelle une silhouette de femme avait été taillée : la Vierge Marie, debout sur un croissant de lune. Il se dégageait de son visage, de sa poitrine et de ses mains une douceur et une tendresse. Autour d'elle étaient suspendues des guirlandes faites de coquilles de bigorneau et de natices, et des bouts de dentelle usée pendaient aux branches telles des ailes d'ange.

Les grands-mères et les vieux pêcheurs disent depuis longtemps que les bois de Scots Bay cachent des lieux froids et secrets où se rassemblent les feux follets et les esprits. *Cours pas après les ombres dans le bois. Tu sais jamais pour sûr si c'est vraiment la tienne.* Charlie a dû me poursuivre des milliers de fois le long du chemin forestier au fond de nos terres ; nous nous enfoncions à toutes jambes dans les bois derrière chez M'ame B., chantant à tue-tête *Prom'nons-nous dans les bois…* Plus jeunes, nous passions des heures à tresser des couronnes faites de rameaux d'aulne, de plumes d'oiseau, de piquants de porc-épic et d'écorce de bouleau. Nous imaginions des maisons de fées et des trous de gnomes dans les racines enchevêtrées d'une épinette abattue par le vent. Épuisés et affamés, nous rentrions à la maison en déclarant que nous avions repéré le trésor caché de l'anse Amethyst mais que nous l'avions perdu – encore une fois ! – aux mains d'une bande de malfaiteurs. Malgré tout ce

Table des matières

Prologue 7
Partie 1 13
Partie 2 257
Partie 3 411
Épilogue 530
Le Livre des saules 535
Mot de l'autrice 549
Remerciements 553
Mot de la traductrice 557

sans explosions cette ville n'existerait pas
Robert Dickson

Dora Rare n'est pas une jeune femme comme les autres. À l'aube de l'âge adulte, ses rêves de mariage et de maternité bifurquent lorsque M'ame B., l'accoucheuse de son village natal de Scots Bay, en Nouvelle-Écosse, la prend sous son aile et lui enseigne les gestes, les signes et les remèdes qui feront d'elle une guérisseuse. Pendant que la Première Guerre mondiale fait rage, Dora mène ses propres combats : grossesses et accouchements difficiles, problèmes de fertilité, insatisfaction sexuelle. Les occasions de mettre à profit ses dons de sage-femme sont nombreuses. Pourtant, son engagement ne plaît pas à tout le monde – aux médecins, surtout, qui y voient un obstacle à leur nouvelle pratique en obstétrique – et cela va lui causer de graves ennuis.

Immense succès en version originale anglaise (250 000 exemplaires vendus), *L'accoucheuse de Scots Bay* dépeint les réalités de la vie en milieu rural au Canada atlantique au début du siècle dernier et laisse entrevoir les luttes que devront mener les femmes pour protéger leurs acquis et étendre leurs droits, en premier lieu, celui de disposer de leur corps.